La représentation : aliénation ou révélation de la présence ?

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. La représentation comme perte, défaut, aliénation de la présence. 2
I.1. Dans son sens le plus évident. 2
I.2. La représentation aliène bien sûr ce qui la dépasse : le fait de la présence. 2
I.3. Plus généralement la représentation est aliénation de la présence de l'autre par quoi commence la violence. 3
I.4. La représentation n'aliène pas simplement l'autre, mais également et à l'inverse ce qui constitue l'intimité la plus radicale : 3
I.5. Il nous arrive d'avoir le sentiment d'être en communion, en sympathie avec autrui, un groupe d'amis… 4
II. La représentation, condition de la présence. 5
II.1. La représentation sauve de l'effacement radical. 5
II.2. Les présences qui se révèlent à nous ne sont pas homogènes : 5
II.3. La représentation est inséparable d'un processus de révélation 6

****

Nous laisserons délibérément de côté le concept de présence, pourtant fort riche d'implications sur notre programme, et ce pour 2 raisons : d'abord notre propos n'a ici pour fonction que de vous sensibiliser aux problèmes posés par la représentation, non de les travailler ni de les traiter ; ensuite le concept de présence, fort complexe, mérite une étude spécifique à part entière, il fera l'objet d'une étude très approfondie dans la première fiche conceptuelle que nous vous proposerons, une fois cette introduction achevée, soit la semaine prochaine .

Compte-tenu de l'ambiguïté de la représentation dans sa double dimension de relation transitive et/ou de relation spectaculaire-spéculaire (cf. 3ère fiche), la relation de la représentation à la présence est elle-même ambiguë. Pour partir du plus simple, son statut de médiation, de renvoi à ce qui n'est pas elle mais autre chose qu'elle, suggérerait qu'elle est inséparable d'une perte de la présence : la représentation évoque l'absence et/ou l'aliénation de la présence (cf. I). Toutefois on peut tout autant arguer qu'elle sauve de l'effacement radical, ou mieux qu'elle est un opérateur de présence, une mise en présence : elle aurait un effet de présentation ; en outre penser la représentation comme perte, suppose l'existence d'une présence antérieure à la représentation, or nous avons vu –par exemple dans le cas du pouvoir – qu'il y a une dynamique de la représentation qui la rend inséparable de ce qu'elle représente et qu'elle accomplit en le représentant : la représentation est présentation, mise en présence (cf. II).

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Introduction générale
La représentation : aliénation ou révélation de la présence ?

I. La représentation comme perte, défaut, aliénation de la présence.

La présence désigne simplement ici ce qui est immédiatement présent, ainsi de l'ami qui nous accompagne, ainsi du professeur et des élèves dans la même salle de classe, ainsi de ce jardin qui est ici, maintenant devant moi.

I.1. Dans son sens le plus évident.

La représentation comme évocation de ce qui est absent, de ce qui n'est pas présent donc, tire sa raison d'être d'une perte de la présence chez un être qui l'exige par sa mémoire. La représentation aurait valeur de monument, ainsi de la photographie du disparu, ou de commode substitut compensant notre impossible ubiquité, ainsi du substitut du procureur ou de l'envoyé. Dans tous les cas, ce n'est pas tout à fait pareil : la photo ne remplacera jamais la personne vivante, la chaleur de sa présence, et les gens ne s'y trompent pas qui préfèrent le Seigneur à ses Saints, l'original à l'envoyé. La représentation est une imparfaite compensation de la perte, de l'absence par défaut.

I.2. La représentation aliène bien sûr ce qui la dépasse : le fait de la présence.

Nous avons vu (cf. I) que toute représentation présuppose un donné (je me représente quelque chose dont je fais un objet de représentation). Or le donné n'est tel que de me précéder (cf. le participe passé : donné), il est avant moi, son existence est indépendante de moi, donc autre que moi, bref il me transcende, me déborde toujours plus ou moins du simple fait de sa présence. La représentation d'objet a été définie au départ comme l'effort de la conscience pour mettre à sa portée, ramener à soi le donné selon une mise en forme propre à ses exigences et qui définissent les limites du représentable pour et par elle. Par conséquent la représentation d'objet ne saurait épuiser le donné ; elle correspond simplement au point de vue de la conscience, avec ses propriétés qui sont aussi ses limites. Toute représentation objective occulte donc une dimension de non-représentable, qui est la dimension d'altérité du donné, son mystère, et d'abord le mystère de sa présence.

En effet la présence est inséparable du fait de l'existence : quelque chose est là, indépendamment de moi, cette présence souligne que le monde ne se ramène pas à ce que j'en pense, ce que j'en fais, ce que j'en veux : il me transcende. Je puis certes prendre connaissance diversement de telle fleur, l'analyser en botaniste, la photographier sous quantité d'angles selon le rêve totalitaire d'un point de vue qui épuiserait ce qui est, mais quels que soient mes efforts, par le fait de son existence et de sa présence, cette fleur ne se ramènera jamais tout à fait à moi. L'ouverture à la présence sera ici la contemplation qui laisse être ce qui se donne ; la représentation s'opposerait à la contemplation et éluderait la présence.

L'aliénation de la représentation réside d'abord dans l'illusion si commune aujourd'hui selon laquelle la connaissance objective nous donnerait un parfait accès à l'être même,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

jusqu'à nous le rendre transparent, ce qui supposerait qu'il soit absolument adéquat à nos exigences représentatives. Mais si tel était le cas, il n'y aurait rien d'autre que notre conscience et il n'y aurait même pas à connaître : la connaissance suppose en effet la rencontre d'une altérité qui nous heurte. La connaissance objective ou l'effort infini pour surmonter la transcendance de la présence.

I.3. Plus généralement la représentation est aliénation de la présence de l'autre par quoi commence la violence.

L'autre n'est tel que de ne pas se ramener à moi par la représentation que je puis en avoir. D'où l'idée qu'il y aurait une violence inhérente à la représentation : autrui n'est tel que d'être infiniment au-delà de tout ce que je puis en dire, en penser, sans cela il serait mon double ; la violence de la représentation s'oppose ici à la valeur éthique de la considération et du respect. On comprend pourquoi la photographie, voire la peinture de portrait ont pu être perçues comme une mortelle violence par quoi un être est dépossédé de sa transcendance. C'est dans cette perspective que s'éclaire le 4ème Commandement :

> *« Tu ne feras point d'image taillée ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre »,*
>
> *Ancien Testament, Exode, 20,4.*

C'est dans cette même perspective que la représentation politique est pensée par Rousseau comme dénaturation, aliénation de la volonté générale : la particularité de tout représentant ne saurait être fidèle à la généralité de la volonté politiquement souveraine, celle du corps politique véritablement autonome. Ce corps politique doué de volonté générale constitue la cité comme être autonome, donc libre ; il est pensé sur le modèle d'un méta-sujet intégrant les individus sous la forme de citoyens délibérant du point de vue de la totalité civique qui réduit au silence les petites passions personnelles. Cette délibération « dans le silence des passions » s'appelle le civisme.

I.4. La représentation n'aliène pas simplement l'autre, mais également et à l'inverse ce qui constitue l'intimité la plus radicale :

Le vécu affectif dans la présence immédiate à soi, la subjectivité couramment entendue comme particularité irréductible d'une intériorité. D'où le sentiment que nos joies, nos peines ne sont jamais vraiment partageables, communicables sauf à passer par une voie plus subtile que celles de la représentation. C'est également en cela que les représentations sociales sont aux yeux de Rousseau une aliénation radicale de la personne : parce que tous sont sur scène dans le vaste théâtre de la vie sociale, parce que tous ne cessent ne se conformer au rôle avantageux dans le regard d'autrui, il n'y a plus personne ; tous ont éteint en eux la voix la plus immédiate qui constitue l'humanité de chacun, celle du sentiment.

Mais paradoxalement, la voix du sentiment peut être l'ouverture à une universalité puisqu'elle nous constitue comme véritablement humain, alors que la représentation dont

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

on a vu qu'elle ouvrait à l'universel (la représentation objective est universellement communicable) en serait l'aliénation. Comment comprendre ce paradoxe ?

I.5. Il nous arrive d'avoir le sentiment d'être en communion, en sympathie avec autrui, un groupe d'amis…

De même nous pouvons comprendre intuitivement l'essentiel d'une situation sans pour autant passer par le détour de la représentation. C'est que « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas » pour reprendre Pascal. Si nous comprenons par sympathie et intuition immédiates, c'est alors qu'autrui, le monde… ne nous sont justement pas non plus absolument autres : autrui est notre semblable et nous tissons avec le monde des liens d'avant l'intelligence parce que nous sommes précisément de ce monde.

Il y a une violence de la représentation objectivante parce qu'elle passe par le long détour (cf. 2ème fiche I.) de la décomposition analytique et de la recomposition synthétique, qui n'ont pas toujours lieu d'être pour 2 raisons.

D'une part il est des êtres irréductibles à la somme de leurs parties, irréductibles aux catégories de l'élément et de la totalité (une personne n'est en rien la somme des parties de son existence, de toutes les parties de sa vie, puisqu'en elle ces parties ne sont pas juxtaposées, mais intégrées, et qu'en outre, il n'y a pas véritablement de parties de l'existence déterminables quantitativement là où chaque instant est intégré dans l'épaisseur, la profondeur d'une durée ; une société n'est en rien la totalité obtenue par addition des catégories sociales, puisqu'il y a un vivre-ensemble qui intègre en un monde commun les différences et qui excède cette somme ; le sens d'un texte n'est pas l'addition de la signification de tous les termes ; la ligne d'une mélodie n'est pas la juxtaposition de n notes de musique puisque à chaque instant si nous percevons une mélodie, c'est bien que dans la note jouée à cet instant sont également présentes, pour nous, toutes celles qui précèdent et qui n'apparaissent pas comme des unités individuelles, et que s'esquissent dans notre attente de la suite des configurations possibles de notes, etc.) . (Texte 18. Bergson, *La Pensée et le mouvant*)

D'autre part, il existe un mode de compréhension immédiat parce qu'intuitif pour un être qui est relation. L'homme n'est humain que dans la relation à autrui et au monde : cela signifie que son rapport le plus originaire, le plus archaïque (d'avant la conscience représentative), n'est pas de sujet à objet ; ni le monde ni autrui ne sont pour lui radicalement des étrangers, mais il en est, « en » c'est-à-dire de l'humanité et du monde. Autrui et le monde sont certes autres que moi, mais ils ne le sont que sur un fond de complicité, sans cela ils ne pourraient même pas m'apparaître comme autre. L'altérité ne peut en effet nous apparaître dans sa résistance que sur le fond d'une plage d'identité, car sinon nous aurions affaire à l'absolument autre, c'est-à-dire au non-perceptible, au non-rencontrable. La relation suppose donc toujours une dialectique du même et de l'autre : pas de relation entre l'absolument même, la relation supposant que l'on sorte de soi ; pas de relation avec l'absolument autre, la relation supposant un minimum de points de contact.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

A la voie de la représentation, il faut alors opposer la voie subtile de l'intuition : voie et surtout voix, car la voix peut se tenir en deçà de la représentation, de la figure, de l'image. L'intuition est sensibilité à ce qui se sent, i.e. à ce qui s'exprime : une présence. C'est alors dire que la présence ne se réduit pas à ce qui est matériellement là, mais plutôt à ce qui dans son être-là simultanément m'interpelle, me fait signe selon un tissu de complicités inséparables d'une relation immémoriale de l'homme avec l'autre l'homme, de l'homme et du monde.

Si la représentation est opératoire dans le champ de l'objectivable, du décomposable et de l'universalisable, l'intuition est compréhension immédiate depuis l'intérieur, le cœur même de la situation particulière… à la condition d'une authentique relation. Or la relation suppose toujours l'ouverture à cet autre qui n'est pas absolument autre, et cette ouverture qui laisse l'autre être autre est justement l'amour (ou le goût de la relation, puisque la haine vise au contraire à en finir, dans le dégoût de la relation). L'intuition ou l'intelligence du cœur…le cœur a effectivement ses raisons bien particulières car toujours appropriées à l'originalité, l'inédit, l'inouï d'une situation, que la représentation rationnelle objective ne connaît pas, puisque la représentation d'objet a pour condition que l'on coupe les liens affectifs. L'intuition ou le tact, la délicatesse dans une co-présence.

II. La représentation, condition de la présence.

II.1. La représentation sauve de l'effacement radical.

La représentation comme médiation où quelque chose renvoie à autre chose n'est possible que parce que le représentant qui est là s'efface dans sa présence pour renvoyer à l'absence (celle du représenté) : le représenté est évoqué. Mais l'absence est à distinguer de l'effacement. Il n'y a d'absence que par une présence de l'absence qui sauve l'absent du total effacement. Sans les monuments pourrions-nous être présents à nos disparus ? Le *ab-* d'absent, comme le *dis-* de disparu ne désignent pas l'effacement radical du sans trace par quoi un être serait comme s'il n'avait jamais été, mais l'éloignement de la présente vivante. La représentation est donc à entendre ici comme présence d'un retrait, d'un éloignement irrémédiable, retrait mimé par le processus même de la représentation puisque ce qui est là ne représente qu'en tant qu'il s'efface pour évoquer l'être qui n'est plus là.

II.2. Les présences qui se révèlent à nous ne sont pas homogènes :

Il y a des présences envahissantes d'intensité jusqu'à monopoliser tout le champ de la présence, i.e. jusqu'à appauvrir le rapport au monde parce qu'elles captent toute l'attention. Si la représentation peut aliéner la présence, elle peut tout autant constituer une prise de distance salutaire qui rétablit les possibilités d'accueil d'autres présences. La présence suppose pour se révéler une juste distance de notre rapport au monde : elle exige le juste milieu entre le trop loin de l'indifférence et le trop proche d'une présence

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Introduction générale
La représentation : aliénation ou révélation de la présence ?

subjuguante , qui sature mon champ perceptif, pour m'interdire finalement l'ouverture à toute présence véritable.

Le séducteur le sait bien qui submerge, étourdit de son éclat au point que l'on n'est même plus attentif à ce qu'il dit et qu'il peut même dire n'importe quoi puisqu'il fait tout pour ne pas être simultanément entendu. La prestidigitation est un art de l'ostentation qui détourne le regard par une présence éclatante, captivante, pendant que l'essentiel se joue ailleurs quoique sous nos yeux. A l'inverse, la représentation objectivante est l'échappée par quoi un sujet se ressaisit dans la corrélation sujet-objet et rétablit la possibilité d'un point de vue critique, i.e. la possibilité de distinguer, nuancer, relativiser. La représentation objectivante n'est donc pas nécessairement à penser comme une perte de la sensibilité au monde, mais comme la condition même d'une sensibilité plus fine aux présences.

II.3. La représentation est inséparable d'un processus de révélation

Nous avons préalablement montré, avec l'exemple du pouvoir, que la représentation n'était pas une médiation neutre permettant une simple translation du représentant au représenté, mais qu'elle constituait une dynamique opératoire par l'efficience de ses effets propres. Il s'ensuit que très souvent la représentation est inséparable d'un processus de révélation : la mise à distance est l'occasion d'une révélation de la présence, non son occultation. C'est en particulier le cas de la représentation esthétique qui, libérant les objets représentés de leur inclusion dans le décor de nos intérêts pratiques ou cognitifs, les rend au visible. C'est le sens du paradoxe d'Oscar Wilde selon lequel la nature finit toujours par imiter l'art : dans la vie quotidienne nous ne sommes guère présents à la présence des êtres de la nature en ce qu'ils sont simplement là comme toile de fond de nos activités et qu'ils disparaissent sous leurs significations utilitaires. L'art nous initie à un détachement où les choses, à travers l'autonomie de l'œuvre, nous apparaissent pour elles-mêmes. Initiation à la contemplation, la représentation esthétique nous rend à la possibilité d'un rapport contemplatif au monde où se révèle justement la présence des choses : paradoxe des natures mortes de rendre la présence éclatante des choses les plus humbles ! Le philosophe Georges Bataille (in *Manet*, Skira éditeur) aime à parler, à propos des natures mortes de Manet, de leur incongruité (par ex. « Un citron de Manet est incongru » : le terme est excellemment choisi. Est incongru, ce qui n'entre pas en congruence, soit dans une relation de similitude ou d'équivalence. Est incongru, ce qui ne convient pas. Les natures mortes sont incongrues du fait même de leur insignifiance : leur présence n'est pas résorbée dans des significations usuelles ; Bataille parlera dans un même sens de la nudité de cette peinture (cf. en particulier *L'asperge*, 1880 ; « Manet a magistralement traité les natures mortes qui répondaient par leur insignifiance à la préoccupation qu'il avait de donner la valeur essentielle à la peinture, les objets représentés n'étant plus que l'indispensable prétexte », ouvrage cité, p. 117). Il s'agit moins de représenter un objet –fonction transitive de la représentation- que de nous faire retrouver avec la représentation –fonction spéculaire-spectaculaire- le prétexte antérieur à toute mise en texte, en sens, soit la présence.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

.D.2.4. Enfin, l'approfondissement de la présence révèle qu'elle est inséparable de l'absence, elle-même, nous l'avons vu (I.1), confortée par la représentation. La présence n'est pas à confondre avec le fait d'une présence massive qui saturerait notre champ perceptif. Pour preuve nous avons également vu qu'une présence subjuguante éteint les possibilités d'une authentique présence. Il n'y a pas de présence sans qu'un sujet soit attentif, i.e. présent à. L'attention est tension vers, structure d'attente inséparable de la conscience tendue vers le monde autant que vers un à-venir. Imaginons que la présence des êtres consiste dans l'étalage massif de toutes leurs facettes, étalage ob-scène, saturant tout le devant de la scène de la conscience, il n'y aurait aucune attente, ce pourquoi la pornographie, l'obscénité s'opposent à l'érotisme inséparable d'une réserve et de la pudeur, bref d'une intimité qui se dévoile dans le mouvement même de son retrait. La présence ne va donc pas sans le mystère d'une insondable profondeur : c'est ce qui fait que les êtres sans présence nous semblent nécessairement superficiels ou encore que l'éternel bavard totalement extraverti perd tout charme. La présence est manifestation qui donne à pressentir une promesse d'à-venir elle-même inséparable du désir de qui est présent à cette présence, i.e. attentif. La présence est ainsi toujours présence d'une absence : apparition à l'insondable profondeur plutôt qu'apparence.
Or la représentation comme évocation de ce qui n'est pas présent, ici, maintenant, donne au présent sa profondeur, et donc sa présence.

Selon une même logique, le rôle social par quoi je suis en représentation souligne l'être en retrait, maintenant absent. D'où l'ultime paradoxe : c'est en multipliant les représentations correspondant aux différents rôles sociaux que la vie exige de nous (en famille, au travail, dans les relations de voisinage, etc.) que nous acquérons cette épaisseur (notre être est réservé) par quoi nous ne sommes jamais tout ce qui visible dans le jeu de la représentation. Ce faisant, c'est par là que nous gagnons en présence.

Ces quelques remarques préliminaires ont pour seule ambition de vous sensibiliser à la complexité de la notion au programme et de clarifier ses enjeux. Parce que la représentation s'entend en plusieurs sens, qu'elle a plusieurs fonctions, aussi ambigus que le sont ses rapports à la présence, il s'agira dans toutes vos réflexions et dissertations de dialectiser (i.e. de mettre en dialogue) ces différences afin de montrer la richesse de cette notion, et surtout de bien représenter que les choses ne sont pas si simples que l'opinion les présente.

Serge Le Diraison

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021